



Raconter la science en temps de crise, discours d'inauguration de la journée Sciences et médias

Yves Sciamia et Audrey Mikaëlian¹

Les journées « Sciences et médias » réunissent régulièrement les acteurs de la science et des médias autour de thématiques concernant la place de la science dans les médias. Cette année 2022, la journée s'est déroulée le 25 janvier dans les locaux de la Bibliothèque nationale de France et portait sur la science en temps de crise. Voici le discours inaugural de cette journée écrit par Yves Sciamia et Audrey Mikaëlian ; il trace parfaitement les contours de cette journée, dont les débats passionnants et leur illustration au fil de la tablette graphique par le talentueux Guillaume Monnain sont accessibles sur le site des journées².

Merci d'être venus si nombreux participer, dans ce magnifique auditorium ou à distance, à cette journée « Sciences et médias » intitulée « Raconter la science en temps de crise ».

Je dois dire que cette année, le thème s'est imposé de lui-même et a fait l'unanimité du comité éditorial qui a programmé cette journée. Scientifiques, chercheurs, journalistes, médiateurs, communicants... depuis deux ans, nous en sommes tous à raconter la science en temps de crise. Et pourtant, en y réfléchissant de plus près, la question de savoir si l'on est vraiment en crise peut se poser. On pourrait se demander, dans le fond, si le mot *crise* est vraiment le plus juste pour décrire ce que nous vivons...

1. Journalistes scientifiques et membres de l'Association des journalistes scientifiques de la presse d'information (AJSPI) qui co-organise la journée.

2. <http://sciencesetmedias.org>.

Après tout, cela fait déjà 10 ans que la philosophe Myriam Revaud d'Allonnes a écrit « La crise sans fin ». Dans cet ouvrage de 2012, elle plaide à juste titre qu'une crise, au sens strict, est un moment décisif, un moment au cours duquel un système présumé stable se déstabilise et arrive à une bifurcation — et non pas un état durable... Or il est largement évident que la crise environnementale, dont nous parlerons cette après-midi, n'en est pas une selon cette définition, puisqu'elle a émergé depuis une cinquantaine d'années, et que les bouleversements qui lui sont associés vont perdurer au moins pour des décennies, et même en réalité des millénaires. Sur le plan de l'environnement, nous ne sommes donc pas dans une crise mais dans une phase de transition radicale et durable du monde. Et même en s'en tenant à la seule crise sanitaire, il y a des bonnes raisons de penser qu'il ne s'agit plus d'une crise à proprement parler, mais plutôt d'une nouvelle normalité. Le — ou plutôt les — coronavirus ne vont pas disparaître. Et cette nouvelle normalité sera sans doute faite de vagues d'infections, dont rien ne dit qu'elles ne concerneront que des coronavirus, séparées par des stases, épidémiologiquement plus ou moins longues et calmes. Mais récuser le terme de crise a-t-il vraiment un intérêt ? Car en matière d'information et de savoir scientifique, il saute aux yeux que la période actuelle a de nombreuses caractéristiques que l'on associe à ce terme : la politisation des débats, leur électrisation, leur polarisation, et puis la demande de réponses rapides, et une conflictualité inédite, probablement alimentée par la montée de multiples peurs. Et nous constatons tous, dans le courrier des lecteurs pour nous les journalistes, mais aussi sur les réseaux sociaux, et tout simplement dans notre vie quotidienne, la montée d'une défiance généralisée vis-à-vis des politiques, qui s'est propagée aux médias, et qui devient parfois une réelle hostilité.

Quant à la science, elle n'en est peut-être pas là, comme nous le dira Michel Dubois qui préfère parler de désenchantement. Il n'en reste pas moins que l'on voit désormais apparaître et circuler, y compris dans des milieux sociaux instruits et habituellement éclairés, des informations fausses de plus en plus nombreuses. Et que de prétendus experts, sur la base souvent uniquement d'un diplôme de médecine ou de science, défendent avec aplomb des points de vue à mille lieues de ce que dit la littérature, et trouvent facilement des audiences plus importantes que celles des véritables spécialistes. Il ne manque peut-être pas grand-chose à ce désenchantement de la science pour se transformer en désamour, voire en animosité.

Nous sommes donc bel et bien en crise — simplement, cette crise va durer et cette durée est une raison pressante de poser les questions que nous allons nous poser aujourd'hui. Quelles sont les implications de cette nouvelle donne pour les scientifiques et les journalistes ? Car il nous faut, chacun à notre place, et aussi en interagissant davantage, contribuer à sortir de l'ornière. Une fois l'actuelle phase de sidération passée, il va bien falloir ouvrir le champ des possibles, œuvrer à ce que soient prises des décisions rationnelles et favorables au plus grand nombre, favoriser un débat public éclairé et factuel.

Oui il va falloir chercher un nouvel équilibre dans ce monde si bouleversé. Il va falloir recoller les morceaux de notre société déchirée, et trouver le moyen de transformer cette crise en une plate-forme commune, en terrain d'entente, en point de départ d'une reconstruction. Peut-être que le discours et la connaissance scientifiques peuvent être un moyen de prendre ce chemin ?

Alors, une chose est sûre, chacun doit résister à la tentation de l'abstention et de la passivité. Certes, raconter la science en temps de crise, que l'on soit journaliste ou scientifique, c'est affronter des pièges, des défis et des dangers multiples. C'est s'exposer dans une atmosphère particulièrement électrique, c'est braver l'erreur, mettre en jeu sa réputation, c'est prendre des risques parfois économiques, voire juridiques ou même physiques.

L'un des points communs qu'ont les scientifiques et les journalistes, c'est qu'ils tentent avec leurs outils spécifiques d'approcher au plus près ce que — faute de mieux — on peut appeler la vérité. Et qu'ils sont, de ce point de vue, au service du public. Or la société a besoin de réponses, elle doute, elle s'interroge... Et particulièrement en ce moment, elle a une vraie soif de science. A nous, journalistes, scientifiques, de savoir y répondre, de trouver le ton, les mots, les formes qui conviennent le mieux, à nous d'apprendre des erreurs qui ont été commises, à nous de continuer à progresser. C'est en tous cas l'objectif que nous avons voulu donner à cette journée, et nous sommes certains qu'elle sera fructueuse.

Note du comité d'organisation :

Que le thème de ces journées porte sur les médias traditionnels et numériques, les médias destinés à la jeunesse, la désinformation scientifique, ou bien encore la place des femmes scientifiques dans les médias (c'était le thème en 2020), l'objectif de ces journées est d'abord de dresser un constat des difficultés ou problèmes existants, puis de proposer des solutions. En 2022, à l'heure où science et technologie sont au cœur des enjeux sociétaux (climat, énergie, 5G, biotechnologies, vaccination, etc.), on peut se poser des questions sur la façon dont les médias ont couvert la pandémie de COVID. Comment expliquer la cacophonie délétère qui s'est installée ? Quelle a été la place des journalistes scientifiques dans les rédactions ? Fallait-il laisser le traitement de cette information aux experts, et lesquels ? Pour l'avenir de notre santé comme de notre démocratie, il nous semble indispensable d'améliorer le traitement des questions et des controverses scientifiques.